

TÉMOIGNAGE DE JACQUELINE FLEURY, NÉE MARIÉ

Déportée à Ravensbrück le 15 août 1944

Membre du mouvement Défense de la France et du réseau de renseignements Mithridate, elle est déportée à Ravensbrück et doit travailler dans trois kommandos. Elle subit la marche de la mort...

J'ai accepté de témoigner pour rendre hommage à mes parents qui entrèrent dans les "Nuit et brouillard" ; à mon frère, résistant de la première heure, et, surtout, en souvenir de mon grand-père maternel qui, de 1914 à 1918, a subi l'épreuve de la déportation dans des camps en Allemagne.

L'engagement

En 1939, lorsque la guerre est déclenchée, nous habitons Versailles et je suis une lycéenne de quinze ans ; en mai 1940, comme la plupart des habitants du nord de la Loire, nous sommes partis en exode. Lors de notre retour à Versailles, nous avons retrouvé notre maison pillée.

Puis ce fut le premier hiver de privations, de vexations : nous ne pouvions supporter le drapeau à croix gammée qui flottait sur le château de Versailles...

En octobre 1940, l'entrevue Pétain-Hitler à Montoire est sans excuse aux yeux de ma famille.

Dans mon lycée, j'avais eu un premier contact avec la Résistance par l'intermédiaire d'un de mes professeurs, pour des actions ponctuelles. Puis, je suis devenue membre du mouvement Défense de la France, dans lequel étaient entrés aussi quelques amis et étudiants versaillais. Notre rôle consistait à transporter et à diffuser le journal du mouvement dans la région (les usines Renault étaient alimentées par notre groupe, ainsi que Versailles et ses alentours). Mais les dangers existaient : durant les transports nous risquions d'être arrêtés, à Paris, dans le métro et surtout dans les gares où les polices française et allemande pratiquaient des fouilles. La Gestapo était pour nous le plus grand des dangers. Malgré nos allures innocentes (sac à dos, cartables, socquettes...), nous ne devions jamais circuler à plusieurs dans un même wagon pour éviter des arrestations simultanées. Lors du couvre-feu, nous n'avions pas le droit de circuler dans la ville et j'avais repéré des portes cochères d'immeubles susceptibles de "m'abriter" au cas où j'aurais entendu les bruits de bottes résonnant sur nos pavés versaillais. Je me réjouissais en mettant "mon journal" dans les boîtes aux lettres de collaborateurs !

Alors que j'étais engagée à Défense de la France, ma famille était entrée dans la Résistance. Dès 1941, mon frère était devenu un agent très efficace du réseau de renseignements Mithridate. Agent de liaison de mon frère, j'avais à rechercher des lieux pour les émissions de son radio et participais à la reproduction de documents transmis à Londres. Mes parents avaient accepté les dangers encourus par leurs enfants et avaient ouvert leur appartement à la Résistance en cachant des jeunes recherchés par la Gestapo, en acceptant les émissions du radio de Mithridate, ainsi que les rendez-vous des membres du réseau. Mon père lui-même était un membre de l'Organisation civile et militaire (OCM) en zone nord.

Début février 1944, la Gestapo fit irruption dans notre appartement. Ma mère réussit à prévenir mon frère qui devint alors un clandestin. Plus tard, mes parents et moi-même avons été arrêtés, conduits au secret à la prison de Fresnes : interrogatoires, coups, passages à la baignoire, convoi...

Le convoi

Le 15 août 1944, aux aurores, nous avons été embarqués dans des autobus parisiens jusqu'à la gare de marchandises de Pantin. La traversée de la capitale a eu lieu dans un silence impressionnant ; les rares passants regardaient avec effroi et tristesse notre défilé de bus contenant des femmes et des hommes, encadrés de soldats solidement armés.

À Pantin, un long convoi de wagons à bestiaux attendait sa "cargaison". "Gestapiens" et soldats en armes dirigeaient les opérations : cris et coups accompagnèrent notre entassement dans le train. Nous nous sommes retrouvées une centaine de femmes à l'intérieur d'un même wagon, sans rien pour s'asseoir, et devant nous contenter d'une tინette et d'un grand seau d'eau pour toutes... La porte était solidement fermée. L'atmosphère est très vite devenue irrespirable... Nous ne pouvions

pas toutes nous asseoir et certaines avaient des bagages ! L'une d'entre nous, qui avait été écartelée, ne pouvait tenir debout, nous l'avons donc "installée" à un angle du compartiment.

Puis le convoi a démarré très lentement. Vers quelle destination allions-nous ? Mes pensées allaient vers mes parents qui, je l'espérais intensément, n'étaient pas du "voyage"... Tout devint douloureux : atteindre la tinette, la soif, le noir, les pleurs, les gémissements des malades, des torturés...

Soudain, un arrêt brusque dans un bruit de ferraille : où étions-nous ? Perçant l'horreur, une voix merveilleuse s'éleva dans le wagon : une compagne chantait l'*Ave Maria* de Schubert. Puis, après de longues heures pendant lesquelles notre convoi resta bloqué dans un tunnel, la porte s'ouvrit avec fracas. Éblouies par la lumière, hagardes, tirées hors du wagon, nous avons été alignées le long de la voie. Une colonne interminable se mit en marche sous la garde de SS armés, prêts à tirer. Nous avons alors parcouru plusieurs kilomètres sous un soleil implacable. Les habitants des villages traversés nous regardaient, horrifiés ; certains essayaient de nous donner à boire... Il y eut quelques tentatives d'évasion, mais les Allemands tiraient sur les fugitifs. Ce parcours douloureux s'est arrêté devant un convoi à bestiaux où nous avons été entassées à nouveau. Durant notre "long" chemin, j'avais essayé de reconnaître parmi les femmes la silhouette de ma mère. En vain !

À travers la petite ouverture grillagée du wagon, parallèlement à notre train, nous apercevions un train de voyageurs plein de collabos et d'Allemands en uniforme. Tout ce "joli monde" fuyait !

Après de longues heures d'une attente épuisante, le train s'est mis en marche, toutes portes fermées. Nous mourions de soif.

À Nancy, les portes s'ouvrirent de nouveau. La Croix-Rouge essaya de nous ravitailler sans succès. Quelques cheminots réussirent cependant à nous distribuer de l'eau, mais si peu !

Plus tard, alors que nous étions repartis, lors d'un nouvel arrêt, nous sûmes que nous étions à Weimar et que les wagons des hommes allaient être décrochés de notre train pour être emmenés au camp de Buchenwald. C'est alors qu'un *Ce n'est qu'un au revoir nos frères* s'est élevé des wagons des femmes et fut repris par nos malheureux compagnons dont beaucoup ne revirent jamais la France. Parmi eux se trouvait mon père. Les SS tentèrent de nous faire taire, mais c'est au son de ce chant des adieux et d'espérance que le convoi nous emporta vers la Baltique, au camp de Ravensbrück. Nous étions à peu près 600 Françaises. Notre "voyage" dura sept jours, le train emmenait sa "cargaison" de femmes épuisées, angoissées, dans une atmosphère de plus en plus hallucinante. La saleté, l'entassement inimaginable rendaient l'épreuve de plus en plus folle.

Découverte de Ravensbrück

Enfin l'arrivée : vociférations, hurlements, aboiements, les portes s'ouvrent...

À coups de crosse de fusil, nous avons été poussées hors des wagons. Il fallait sauter, et les pauvres éclopées, les malades et les très vieilles dames furent jetées à terre sans ménagement. Hagardes apeurées, nous avons dû nous ranger cinq par cinq et, avec des chiens sur nos talons et encadrées par des SS solidement armés, nous nous sommes mises en marche. Nous avons franchi un porche monumental, découvrant un spectacle qu'aucune d'entre nous n'a jamais pu oublier.

Nous n'avions, en ce lieu, aucun espoir de trouver un peu de paix pour nous remettre de notre terrible transport. Une odeur "curieuse" imprégnait le camp... Il s'agissait des crématoires. Nous avons été parquées sur une immense place entourée de sinistres baraques. Là aussi le soleil était implacable et nous mourions encore de soif. L'une d'entre nous s'adressa à un de nos "gardiens" et lui demanda de l'eau, juste un peu d'eau... C'est alors que nous avons vu deux squelettes en robe rayée qui, à l'aide d'un grand tuyau d'arrosage, aspergèrent la partie de la place où nous n'étions pas ! Nous étions atterrées : quelle était cette torture ? C'est ainsi que nous avons découvert le camp de femmes de Ravensbrück (situé au nord de Berlin, près de la Baltique). De la bouche de détenues françaises, fantômes dépenaillés qui osaient s'approcher de notre groupe d'arrivantes et nous suppliaient de leur donner un peu de nourriture, nous avons appris que, nous aussi, nous ne tarderions pas à devenir des mannequins misérables. Des "braillardes", les kapos armées de bâtons, les dispersèrent. Nous connûmes très vite le rôle de ces policières hurlantes qui avaient pratiquement droit de vie ou de mort sur les concentrationnaires. Elles étaient à la botte des SS, seigneurs impitoyables du lieu. Nous avons très vite découvert aussi les SS femmes qui "œuvraient" à côté

des hommes, et de leurs chiens !

Par petits groupes, nous avons été entraînées vers une baraque où, là, dépouillées de tout, nous sommes passées aux douches, sous les cris : "*Schnell, schnell.*" Ce mot allait désormais rythmer notre vie : courir, toujours courir ! *Schnell* ("vite"), *Stück* ("morceau"), *Scheisse* ("merde"). Pour apprendre une langue, il faut répéter très souvent les mots... Ceux-là, nous ne pourrions jamais les oublier ! *Schnell* pour recevoir des vêtements qui nous ont transformées en épouvantails à moineaux. On m'a donné une robe avec une seule manche, elle était très longue et cachait mes jambes (un triangle rouge avec un F et un numéro allaient être cousus dessus). À partir de cet instant, nous n'avions plus d'identité et étions devenues des *Stücken* ; une paire de galoches m'a également été remise : semelles de bois très lourdes agrémentées d'une tige en faux cuir qui entrait dans la chair ; ces galoches étaient beaucoup trop grandes pour moi - du 40 ou 41 pour mon petit 36. Nous avons osé rire de nos accoutrements, même de celles d'entre nous qui avaient été tondues. Oui, mais nous avons le cœur serré.

Ainsi attifée, transformée, au milieu de mes compagnes méconnaissables, j'ai découvert maman. La petite lueur d'espoir qui subsistait en moi s'éteignit. Maman n'avait pas échappé aux interrogatoires, au voyage dantesque, elle était devant moi... et nous étions à Ravensbrück ! Digne et courageuse, cachant, elle aussi, sa déception de me retrouver. Ses pensées allaient vers mon père qu'elle imaginait plongé dans un univers semblable.

Au petit matin (réveil à 4 heures par une sirène), nous apprîmes que toutes les femmes de notre convoi étaient devenues des 57 000, entassées dans le bloc 24. Nous avons découvert l'intérieur de notre baraque : châlits superposés, serrés, où nous étions trois par paillasse (pleine de punaises) et une autre pièce avec quelques tables et tabourets. Très vite, nous nous sommes rendu compte que ces meubles étaient réservés à quelques "privilégiées" désignées par la *Blokowa* (kapo chef de baraque). Nous avons donc vécu... par terre ! Chaque baraque comprenait aussi un endroit où il y avait quelques robinets, peut-être vingt pour 600 femmes, et des WC, ou *Abort*, dont la saleté était difficilement imaginable.

À 4 h 30, nous étions "priées" de stationner cinq par cinq devant notre baraque, cela pendant de longues heures : nous étions devenues des *Stücken* (morceaux, objets), misérables robots d'une immense cité livrée à un régime à la fois ubuesque et destructeur, avilissant. Notre quotidien consistait à assumer un travail épuisant pendant plus de douze heures d'affilée, qu'une nourriture très insuffisante, qui n'atténuait pas une faim permanente, rendait insupportable. À cela s'ajoutait la surpopulation des baraques, les appels mortels... On tentait de nous avilir constamment : nous subissions des visites dites médicales où nous étions nues pour montrer nos mains ou nos dents ! C'était un drame pour les femmes les plus âgées, d'autant que cela se passait devant les SS goguenards. Après, il fallait que nous retrouvions nos haillons entassés dans la cour du *Revier* ("infirmerie"). Les *schnell*, les coups aidaient chacune à retrouver ses oripeaux !

Le camp était un enfer : l'odeur des crématoires, la présence des enfants et des "petits lapins", ces jeunes filles cobayes des médecins de Ravensbrück, les appels, les plaies aux jambes, la vermine (poux, puces, punaises), et la maigreur qui nous ravageait en nous faisant des yeux immenses.

Un jour, atteinte d'une grave dysenterie - maladie la plus répandue dans le camp, la plus avilissante aussi -, j'ai été admise au *Revier* avec une forte température. Dans cette baraque, nous étions aussi entassées à trois ou quatre par paillasse. Il fallait courir pour atteindre les tinettes... ce qui était impossible, et nous vivions littéralement dans les excréments. Aucun médicament, juste un peu de charbon de bois...

Les gémissements, les pleurs, la nuit !

Dans ce lieu dantesque, j'ai vraiment pensé que seule la mort m'attendait, sans espoir de revoir la France à laquelle je pensais intensément. Pendant que je délirais au *Revier*, il y eut un bruit de départ pour un kommando à la baraque 24. Maman, paniquée à l'idée de quitter Ravensbrück sans moi, réussit à contacter une déportée française qui travaillait dans la baraque-bureau où se préparaient les listes des concentrationnaires destinées aux transports vers l'inconnu. Elle réussit ainsi à me faire sortir du *Revier* et, le matin, à l'aube du jour du départ vers cet inconnu, j'étais au milieu de mes compagnes (500, presque toutes françaises) sur la place d'appel. Kapos, SS hurlants, chiens, coups accompagnaient les *Stücken* désignées, pour aller où...

Anxieuse, j'assistai à plusieurs appels dont j'étais exclue, repoussée à coups de gourdin. Les chiens sur mes talons, je me retrouvai au milieu de mes camarades les plus âgées qui ne partaient pas en kommando. Enfin, lors du dernier appel, mon numéro fut vociféré et, le cœur battant, titubante, je rejoignis la longue colonne qui franchissait le portail. J'étais la dernière... Nous sommes allées à la gare de Furstenberg par où nous étions arrivées de France. Qui aurait pu nous reconnaître ? Nous étions transformées, devenues de misérables concentrationnaires. Je n'étais pas dans le même wagon que ma mère, mais je savais qu'elle était du transport. Wagons à bestiaux : bagnarques ou bétail, même traitement ! Lenteur du convoi à cause des alertes liées aux avions qui nous survolaient !

Soudain, le train s'arrêta. Les portes s'ouvrirent dans un bruit fracassant accompagné et suivi de vociférations et d'abolements. Accueil semblable à celui de Ravensbrück...

Ne pas travailler pour le grand Reich

À Torgau se trouvait une poudrière où nous devions travailler pour le grand Reich : travailler douze heures par jour à nettoyer des obus dans des bacs d'acide ; travail malsain, épuisant. Nous manquions de sommeil et étions déjà très amaigries car sous-alimentées. C'est à Torgau que nous nous sommes liées d'amitié avec certaines de nos compagnes. Il faudrait trouver un autre terme, quelque chose d'encore plus profond que le mot "amitié" ! C'était très important et nous aidait à supporter le drame que nous vivions. Ensemble, nous évoquions la France, la Résistance, nos familles. La majorité des Françaises de ce kommando se composait de résistantes qui n'acceptaient pas de travailler pour l'effort de guerre allemand, et qui pensaient que la convention de Genève devait s'appliquer à elles ! Naturellement, ce n'était pas l'avis du commandant, qui réagit rapidement aux doléances de ces femmes sur lesquelles il avait droit de vie et de mort. Séparées en deux groupes, nous avons été "embarquées" pour des destinations toujours inconnues.

C'était notre troisième "voyage" et, pour la première fois, ma mère et moi étions dans le même wagon ! Il faisait terriblement froid et nous grelottions sous nos hardes. Nous étions déjà très marquées physiquement, et ce transport nous a semblé encore plus éprouvant. À l'arrêt, nous avons appris que nous étions à Abteroda, en Thuringe, près de la ville d'Eisenach, patrie de J.-S. Bach...

Rien n'était prévu pour notre arrivée. Aucune importance, nous avons dormi à même le béton. Des châlits furent ensuite installés au-dessus d'un grand hall d'usine d'où montait un bruit perpétuel. C'était un atelier de fabrication de pièces de V2. Ainsi, nous nous sommes retrouvées devant le même problème : comment refuser de participer à l'effort de guerre d'un pays que nous combattions ? La seule issue était de devenir des "débiles", incompetentes au travail en usine : les machines sautaient souvent et il fallait les réparer durant des heures ; de mauvaises pièces, mal contrôlées, se retrouvaient dans les caisses destinées aux assemblages, etc. Nous ne voulions pas travailler pour les nazis !!

L'hiver 1944 s'était installé. La neige et le froid, de plus en plus rigoureux, étaient difficilement tolérables pour nos corps à peine nourris. Les brimades se poursuivaient : une nuit, nous avons été traînées sur la route au sol profondément gelé sur lequel nos galoches glissaient dangereusement. Nous avions si froid, et rien dans le ventre ! Nos gardiens armés nous paraissaient "énormes", gonflés de nourriture ! Après plusieurs kilomètres, nous avons pénétré dans un camp de prisonniers de guerre français. Là, nous dûmes nous déshabiller : notre saleté était devenue insupportable à notre commandant. Des étuves et des douches se trouvaient dans ce camp... Nous sommes restées ainsi, pendant des heures, à attendre le retour de nos loques ! Les prisonniers réussirent à nous donner un peu de nourriture, et nous dûmes repartir dans le froid glacial. Recouvertes de neige, nous avons retrouvé nos châlits, épuisées, encore plus sales qu'avant notre départ !

Les alertes devenaient de plus en plus nombreuses. Elles terrorisaient les SS... et nous réjouissaient. Nous aimions entendre les lourdes forteresses volantes, espoir d'une libération ! Notre "lamentable" conduite en tant qu'ouvrières nous valut la visite du commandant de Buchenwald, sous la direction duquel était notre kommando. Les quelques malades couchées dans le petit *Revier* furent renvoyées à l'usine. Bronchites, rhumatismes, plaies d'avitaminose et bien d'autres maux étaient notre lot quotidien qu'aucun médicament ne venait soulager. Le seul "avantage" d'être au *Revier* était de pouvoir se reposer.

Pour Noël, quelques-unes de mes compagnes, dont une jeune modiste, réussirent à confectionner une crèche avec des morceaux de robes, des bouts de paille, de papier, de carton, ramenés de l'usine (ce qui était tout à fait interdit et passible de punition). Des doigts de nos amies est sortie la plus émouvante de toutes les crèches. Nous l'avons contemplée avec émotion et, la nuit de Noël, alors que nos SS fêtaient bruyamment leur avancée dans les Ardennes, serrées les unes contre les autres, croyantes et non-croyantes, nous avons dit une messe. Mais quelle tristesse ! Les mamans, le cœur serré, pensaient à leurs enfants. Plusieurs d'entre elles avaient dû abandonner des bébés, dans des conditions atroces, au moment des arrestations. Toutes, nous revivions nos Noëls familiaux, osant à peine évoquer les drames de la guerre et ceux que nous avons quittés... Douleur. Je crois que ce jour, cachées sous nos infâmes couvertures, toutes nous avons pleuré doucement.

Le 1^{er} janvier 1945 fut aussi sinistre. L'usine ne marchait pas, nous étions plongées dans le noir. Nous avions si froid : il faisait moins 20 °C dehors ! La neige recouvrait tous les alentours. Nous étions de plus en plus affreuses. Heureusement, nous n'avions aucun miroir pour nous voir. Mais je voyais maman ; sa maigreur me faisait mal. Ses jambes réduites aux os, sortaient lamentablement de ses abominables galoches, si lourdes. Elle gardait, imper-turbable, une incroyable sérénité, prodiguant son affection à nos jeunes compagnes. Elle était aussi très lucide et nous mettait en garde (elle qui avait tant de souvenirs de la guerre de 1914-1918) sur ce que serait la fin de la guerre, la période la plus dramatique que nous aurions peut-être à subir.

Panique parmi nous lorsque, en janvier, la Gestapo fit une apparition et reprit des interrogatoires. Quelle "ténacité" incroyable ! Alors que le chaos s'installait en Allemagne. Nous étions rendues "presque" responsables de la fin de la Grande Allemagne par notre très mauvais rendement. Quelle joie pour les Françaises résistantes !

Et par un froid polaire, nos robes ne protégeant pas nos corps affamés, mourant de soif, nous avons de nouveau (c'était la quatrième fois) été enfermées dans des wagons à bestiaux aux parois gelées. Après plusieurs jours d'un parcours cruel, nous avons été "accueillies" par les coups et les vociférations habituelles d'un commandant qui nous parut encore plus fou que ceux que nous avons eu à supporter précédemment : Markkleeberg, près de Leipzig, fut la "quatrième station", pour nous la plus dure. Nous (les 250 Françaises) avons été parquées dans une misérable baraque glacée... Les autres baraques étaient occupées par 1300 Juives hongroises venues d'Auschwitz et de Bergen-Belsen.

Quelles destinées que les nôtres ? Avec les Françaises, SS et kapos étaient particulièrement féroces : dès l'aube, encore épuisées, titubantes, nous allions travailler, sous les coups, dans une carrière pour extraire des cailloux douze heures par jour sur une terre gelée très profondément. Parfois, nous étions attelées à un énorme rouleau que nous devions tirer sur des routes proches du camp. À d'autres moments, nous devions abattre des arbres dans la forêt ou, le plus épouvantable, décharger des wagons de charbon à longueur de journée. Pas de gants, ni de bas, nous n'avions aucun vêtement de rechange, ni savon ! Nous étions toujours mouillées et nourries d'une maigre soupe de rutabagas avec un petit, tout petit, de plus en plus petit, morceau de pain ! Les journées nous paraissaient interminables et nous avions souvent l'impression que nous allions tomber, mortes, sur place.

Au camp, des corvées diverses nous attendaient, la plus redoutable étant le vidage des fosses d'aisance qui se faisait à l'aide de seaux. Nous n'étions plus que des fantômes de femmes, si laides. Le soir, après l'appel, nous nous écroulions sur nos paillasses sans nous déshabiller. Au petit matin, tout recommençait... Traîner les lourds bouteillons de soupe ou de "café" était une torture, car nous devions faire cette corvée au pas de course.

Les événements extérieurs qui nous parvenaient nous réjouissaient. Le bruit des bombardements ou les lueurs des incendies qui faisaient suite au passage des avions sur Leipzig et toute la région éclairaient le camp. Nos SS, atteints par les mauvaises nouvelles, étaient de plus en plus féroces, et notre vie "courante" était de plus en plus dure : le ravitaillement était presque inexistant, la nourriture ne contenait presque plus rien de solide. Comment tenir jusqu'à l'arrivée de nos libérateurs ? Notre univers était de plus en plus gris, misérable, et je n'osais plus regarder ma mère, voyant à travers elle le degré de dégradation physique qui était devenu le nôtre.

C'est à Markkleeberg que j'ai ressenti plus que jamais l'importance de l'amitié. Rien ne nous

retenait plus à la vie, nous étions au bout du rouleau et cependant nous nous soutenions les unes et les autres.

Une lueur d'espoir venait surtout du bruit du canon qui alternait avec celui des lourds avions. Les rumeurs les plus folles circulaient : les SS avaient reçu l'ordre de nous faire disparaître avant l'arrivée des troupes (pour nous l'Armée rouge !). Nous savions bien que rien de bon ne pouvait sortir de ces êtres inhumains.

La marche de la mort

Aussi, lorsque le 13 avril 1945 nous avons été rassemblées sur la place d'appel pour écouter le commandant, nous nous attendions au pire. Or, ce fut l'annonce d'un départ. Le camp devait se vider totalement en quelques minutes. Nous devions toutes prendre la route pour une destination inconnue ! Ainsi, cinq par cinq, nos malades entassées avec les paquetages des SS sur une lourde charrette, commandant en tête, encadrées de soldats armés, nous avons franchi le portail du camp.

Pour tout bagage, nous possédions une mince couverture déchirée... et un petit morceau de pain. Ce vendredi 13 avril 1945 commençait alors, pour cette immense colonne de près de 1500 femmes, la marche de la mort. Route hallucinante... sans boire (l'eau des fossés nous désaltérait), sans manger (quelques herbes et racines le long du parcours), dormant en marchant et, pour les plus jeunes dont j'étais, tirant la charrette, nous avons parcouru des kilomètres, des kilomètres, souvent sous la pluie et même la neige.

Nous étions des zombies, mitraillées, bombardées par des avions alliés - qui nous donnaient un faible espoir de délivrance -, gardées par des SS féroces prêts à tirer - ce qu'ils firent -, faisant des kilomètres sur des grandes routes, sur des chemins caillouteux, reculant, traversant plusieurs fois l'Elbe. Nous étions en marche des nuits entières, arrêtées le jour pour une surveillance plus facile. Les nuits étaient glaciales, nos pieds étaient ensanglantés, et à chaque arrêt nous tombions sur le sol, dans des fossés parfois pleins d'eau... et, toujours, le bruit du canon nous paraissait plus proche.

Leipzig-Bauchten-Würtzen-Ochatz-Meißen traversés sous un terrible bombardement... Niederau, puis encore des kilomètres... la traversée de Dresde complètement rasé, qui venait d'être bombardé encore une fois... Quelques-unes de nos compagnes avaient réussi à s'échapper de cette colonne infernale. Mais pour maman et moi, il n'était pas question de fuir séparément et sans deux amies, deux sœurs pour nous, avec qui nous avons vécu ce terrible calvaire.

Subitement, une chaleur accablante fit suite au froid et nous souffrions encore plus de la soif.

À Pirna, nous fîmes un arrêt dans un camp de prisonniers militaires anglais qui réussirent à nous donner un peu de pain.

Nouveau départ. Mais où allions-nous ?

Chaque pas était un supplice, impossible d'avancer. Nous avons tenté alors... et réussi à nous cacher toutes les quatre, dans une carrière, dans une petite baraque à outils où, au petit matin, nous avons eu la chance d'être découvertes par des prisonniers de guerre français qui ont pu nous soigner, nous nourrir un peu et nous sauver. Combien de kilomètres parcourus ? Combien de mortes ?

Nous étions à la frontière tchèque où le 9 mai nous avons vu arriver les soldats de l'Armée rouge, qui se livrèrent à de multiples exactions sur la population, mais aussi, hélas, sur certaines de nos camarades qui furent violées.

Le retour

Après avoir passé quelques jours en zone russe, nous avons été ramenées en zone américaine pour être soignées. Puis après des péripéties difficiles, nous avons retrouvé, en wagons à bestiaux, la France.

Dans notre pays dévasté par la guerre, nous étions à la fois heureuses et angoissées, ne sachant absolument rien de ce qui s'était déroulé en notre absence... Pour nous, ce fut l'hôtel Lutétia, grand centre d'accueil pour les déportés. J'ai gardé un mauvais souvenir du Lutétia, espèce de ruche bruyante où on nous questionnait des heures durant. Nous étions si fatiguées, anxieuses au sujet de notre famille. Le brouhaha nous excédait et nous avions l'impression d'être sur une

planète inconnue. Évidemment, nous venions, nous, d'un univers incompréhensible pour les autres.

Un billet de métro et de train en poche et nous voilà sur le quai de la gare de Versailles... Cela était-il possible ? Comment supporter une telle émotion ? Faire un pas en avant vers la maison en ayant un fort désir de reculer ?

Nous étions au début de juin 1945 et, comme de nombreux déportés, nous avons eu l'impression que nous avions été oubliées et surtout que certains auraient bien voulu ne pas nous revoir...

À part nos familles.

Jacqueline Fleury